

# RUE DES CASCADES

UN FILM DE  
MAURICE DELBEZ



**A la rentrée, faites  
l'école buissonnière !**

D'APRÈS LE ROMAN ALAIN ET LE NÈGRE DE ROBERT SABATIER (ÉDITIONS ALBIN MICHEL)  
SCÉNARIO ET DIALOGUES JEAN COSMOS ET MAURICE DELBEZ DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE JEAN-GEORGES FONTENELLE MUSIQUE DE ANDRÉ HOEIR MERIDIAN ÉDITIONS  
LA CHANSON D'ALAIN EST INTERPRÉTÉE PAR HENRI SALVADOR AVEC MADELEINE ROBINSON, SERGE NUBRET, RENÉ LEFÈVRE, LUCIENNE BOGAERT, SUZANNE GABRIELLO, DANIEL JACQUINOT,  
ERICK BARUKH, DOMINIQUE LARTIGUE, ROLAND DEMONGEOT, CHRISTINE SIMON, SERGE SROUR ET LES BALLETS AFRICAINS DE MAMADOU TRAORE PRODUIT PAR LES FILMS DE MAI

RESTAURATION ET NUMÉRISATION 4K AVEC LE SOUTIEN DU CNC ET LA PARTICIPATION DU FORUM DES IMAGES ET DE LA MAIRIE DE PARIS.

# RUE DES CASCADES

DCP disponible avec sous-titres sourds & malentendants et audiodescription  
Restauration et numérisation en 4K avec le soutien du CNC  
et la participation du Forum des images et la Mairie de Paris

Réalisation : Maurice Delbez • Scénario : Jean Cosmos et Maurice Delbez, d'après le roman de Robert Sabatier, *Alain et le Nègre* (Editions Albin Michel) • Image : Jean-George Fontenelle  
Son : Jean Labussière • Musique : André Hodeir • Chanson de Henri Salvador  
Décors : Jacques Douy • Montage : Andrée Werlin

## LE RETOUR SUR GRAND ÉCRAN D'UN FILM TROP AUDACIEUX POUR SON ÉPOQUE

Belleville, 1963. Alain, petit garçon d'une dizaine d'années, vit seul avec sa mère, qui tient une épicerie café de la rue des Cascades. L'arrivée de Vincent, l'amant noir de sa mère, vient bouleverser son existence. Autant par racisme ordinaire que par jalousie, l'enfant commence par rejeter le nouveau venu. Par sa grande gentillesse, son humour et son imagination, Vincent désarme les aprioris du petit garçon qui devient son meilleur allié. Mais ses copains de jeu n'ont pas forcément le même avis...

En adaptant le roman de Robert Sabatier *Alain et le Nègre*, Maurice Delbez signe un film étonnant. *Rue des Cascades* restitue avec justesse et tendresse le petit monde qui évolue dans le quartier populaire de Belleville et nous fait revivre l'atmosphère si particulière de ce coin de Paris qui ressemblait alors à un village et aujourd'hui disparu.

Le réalisateur nous fait suivre avec tendresse et drôlerie les aventures de ces gamins de la butte, espiègles et gouailleurs.

Il aborde frontalement la question du racisme, dans une France encore aux prises avec les mouvements de décolonisation. A travers la passion d'une femme blanche pour un homme noir, le cinéaste propose un émouvant plaidoyer en faveur de la liberté d'aimer. Le désir féminin est l'un des thèmes centraux de ce film qui n'hésite pas à donner la parole aux femmes. Madeleine Robinson compose avec délicatesse le portrait d'une femme vieillissante qui lutte pour vivre son dernier amour dans une société intolérante et hypocrite.

Le cinéaste paiera cher cette audace : avec un cinéma à Paris, le film ne marche absolument pas et laisse son réalisateur ruiné. Son retour en salles permet enfin à ce film ignoré d'être estimé à sa juste valeur : celle d'une œuvre pionnière et engagée.

### DISTRIBUTION MALAVIDA

Anne-Laure Brénéol  
Lionel Ithurralde

### PROGRAMMATION

Julie Aubron  
Tel : 01 42 81 37 62  
prog.malavida@gmail.com

### PRESSE

Marion Eschard  
Tel : 01 42 81 37 32  
presse.malavida@gmail.com

Matériel de presse téléchargeable sur [www.malavidafilms.com](http://www.malavidafilms.com)

Malavida, 6 rue Houdon, 75 018 Paris

## BIOGRAPHIES

### MAURICE DELBEZ



Maurice Delbez est né en 1922, dans un bistrot, à Bezons (Val-d'Oise). Il a dix-sept ans lorsque la guerre est déclarée. Il est pacifiste et le revendique. Mais en 1940, avec l'arrivée des nazis dans Paris, il devient violemment anti-fasciste et s'engage dans la résistance lors de la première manifestation des étudiants contre l'occupant, le 11 novembre 1940, à Paris. En 1942, il imprimait des tracts sur une machine cachée dans une cave, et il les distribuait la nuit.

Il travaillait alors dans un bureau du Trésor Public et s'y ennuyait terriblement. À cette époque, il continue d'aller régulièrement au cinéma, et se découvre une vocation pour le théâtre. Il rencontre le comédien Ju-

lien Bertheau, sociétaire de la Comédie-Française, qui va l'encourager à poursuivre son rêve. Il fonde une troupe théâtrale éphémère à la suite d'une rencontre avec Jean Vilar et l'association « Théâtre et Culture » qu'il dirigeait à l'époque.

À vingt ans, lui et un grand nombre de ses amis sont convoqués pour le STO (Service de Travail Obligatoire dans l'Allemagne nazie). À la fin de l'année 1943, il a pu franchir la ligne de démarcation avec de faux papiers et a rejoint un peu plus tard les maquis d'Auvergne avec les FFI (Force Françaises de l'Intérieur) pour les batailles du Mont Mouchet et de Chaudesaignes.

Il participe à plusieurs combats dans le Cantal, l'Aveyron et le Puy-de-Dôme. En 1945, après avoir été reçu au concours d'entrée, il devient étudiant à l'I.D.H.E.C. (Institut des Hautes Etudes Cinématographiques). Assistant réalisateur de 1947 à 1956, il devient réalisateur en 1957 avec *La Roue*. Plus tôt, il avait commencé sa carrière comme assistant réalisateur auprès de Guy Lefranc sur *Knock* et *Une histoire d'amour* (1951), *Elle et moi* (1952), *Capitaine Pantoufle* (1953) ou encore *Le Fil à la patte* (1955).

Devenu metteur en scène, il réalise six films sous son nom - dont un grand succès avec *A Pied, à cheval et en voiture* - et trois qui sont signés par d'autres. Ruiné par la réalisation de son film *Un gosse de la butte* (initialement *Rue des Cascades*), il quitte la mise en scène de cinéma. Il est engagé comme conseiller technique de Jean-Pierre Mocky et de Claude Carliez, tandis que son ami Denys de La Patellière, avec qui il a commencé dans le métier, l'invite à le seconder sur certains de ses longs-métrages, dont *Le Voyage du père* avec Fernandel en 1966.

Se détachant progressivement du cinéma, il devient réalisateur d'épisodes de séries à l'O.R.T.F, pour laquelle il entre au Service de la recherche en 1969. Par la suite, il devient successivement directeur des Programmes à FR3-Nord Picardie, directeur des Etudes de l'I.D.H.E.C, puis producteur à la télévision (*Mosaïque*). Il reprend son métier de réalisateur pour tourner deux fictions sur TF1 et une série d'émissions sur l'histoire du cinéma diffusée sur FR3.

Aujourd'hui à la retraite, il se consacre essentiellement à l'écriture, il a publié *Ma vie racontée à mon chien cinéphile* chez L'Harmattan.

Source : <http://nimotozor99.free.fr/delbez-maurice.htm>

## ■ MADELEINE ROBINSON



Née en 1917 de parents immigrés tchèques, Madeleine Robinson (de son vrai nom Madeleine Svoboda) grandit au Pré Saint Gervais dans une famille extrêmement modeste. Elle commence très tôt à travailler, avant de rejoindre le Théâtre de l'Atelier en auditrice libre. Elle obtient son premier rôle au cinéma dans *Tartarin de Tarascon*, réalisé par Raymond Bernard en 1934.

Elle alterne par la suite le tournage de longs-métrages et les pièces de théâtre. Elle remporte un vif succès dans *Qui a peur de Virginia Woolf ?*, pièce mise en scène par Franco Zeffirelli, et pour

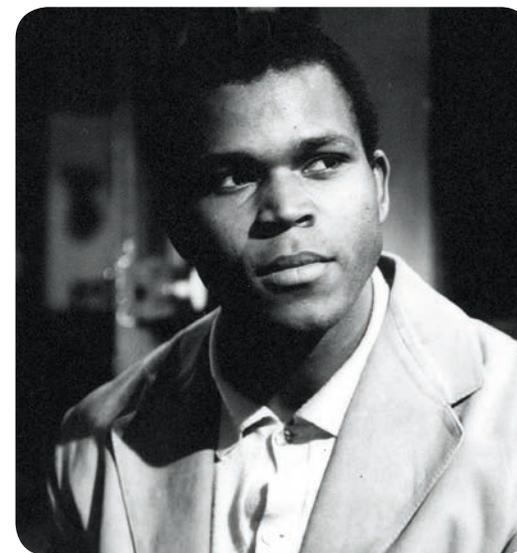
laquelle elle est récompensée par le Prix de la meilleure comédienne du Syndicat de la critique en 1965.

Parmi ses plus grands succès au cinéma, on compte notamment *Douce* de Claude Autant-Lara (1943), *Une si jolie petite plage* d'Yves Allégret (1948) et

surtout *Lumière d'été* de Jean Grémillon (1943), film qui avait ébloui Maurice Delbez à sa sortie.

Après avoir pensé à Simone Signoret pour jouer Hélène, Maurice Delbez propose le rôle à Madeleine Robinson : « Madeleine me dit oui. Elle y met tout l'enthousiasme sincère dont j'ai besoin pour avoir le courage de lui asséner la dure vérité de mes conditions financières. Ce que je lui propose est non seulement misérable mais, en plus, fractionné, avec une partie confiée au vent des ventes improbables à l'étranger. Pour accepter ma proposition avaricieuse, il faut un véritable coup de cœur. Elle aime le scénario et, en plus, me dit sur moi des choses très gentilles. On ne parle plus d'argent. Je bois du petit-lait : elle sera une « Hélène » magnifique. Merci pour tout, Madeleine. »

## ■ SERGE NUBRET



Serge Nubret incarne Vincent, l'amant de Hélène (Madeleine Robinson). Il donne à ce personnage émouvant une grande douceur. Mais il se distingue également par sa force qui impressionne Alain. Cet aspect du personnage était déjà présent dans le roman de Robert Sabatier, où Vincent apparaît à Alain comme un double de Tarzan.

En effet, Serge Nubret, né en 1938 en Guadeloupe, était surtout connu comme culturiste. En 1976, il est élu M. Univers à Londres, après s'être retrouvé en compétition face à Arnold Schwarzenegger pour le titre de Mr Olympia en 1975. Il est également fondateur de la WABBA (*World Amateur Body Building Association*) en 1976. Sa carrière de bodybuilder a duré près de 25 ans.

Parallèlement, Serge Nubret est apparu dans une vingtaine de films, dont *César et Rosalie*, de Claude Sautet (1972) et *Le Professionnel* de Georges Lautner (1981) au côté de Jean-Paul Belmondo. Avec *Rue des Cascades*, il trouve sans doute son plus beau rôle au cinéma.

Parallèlement, Serge Nubret est apparu dans une vingtaine de films, dont *César et Rosalie*, de Claude Sautet (1972) et *Le Professionnel* de Georges Lautner (1981) au côté de Jean-Paul Belmondo. Avec *Rue des Cascades*, il trouve sans doute son plus beau rôle au cinéma.

1 - Maurice DELBEZ, *Ma vie racontée à mon chien cinéphile*, Collection Graveurs de mémoire, l'Harmattan, 2001, p.307

## MAURICE DELBEZ AU SUJET DE *RUE DES CASCADES* :



« Dès sa parution, j'ai été dévoré par l'envie de porter à l'écran le tout premier roman de Robert Sabatier *Alain et le Nègre*. J'étais encore assistant et j'ai réussi à faire partager ma conviction à Huy Lefranc. Il a tenté de monter l'affaire, sans succès : le « nègre » était un épouvantail à producteurs... (...) »

J'attends, sans jamais renoncer à mon projet. (...) Mon adaptation d'*Alain et le Nègre* écrite en collaboration avec Jean Cosmos et Michel Lebrun reçoit 25 millions (anciens) d'avance sur recettes accordée par le Centre national du cinéma. Robert Sabatier me donne son accord. Il ne reste plus qu'à trouver un producteur pour assurer le reste du financement, pas grand-chose, mais avec le risque, énorme, d'un nègre à l'affiche. (...) Quelques amis m'ont poussé à la folie : pourquoi ne serais-je pas moi-même le seul producteur du film ? Ils étaient prêts à me soutenir. (...)

L'aventure commence. Elle est belle mais j'en vois rapidement les difficultés. Je loue un bureau dans un immeuble des Champs-Élysées, au fond d'une cour où c'est beaucoup moins cher. J'en suis rapidement expulsé : on se plaint car je reçois beaucoup trop de noirs. (...)

Le tournage fut un enchantement épouvantable, un enchantement parce que nous étions tous heureux d'être là, de travailler ensemble et de nous faire mutuellement confiance. Chacun se sentait responsable de tout, des hasards du moment comme du film dans son entier. Si une prise n'était pas très bonne et que j'hésitais à la refaire – le temps et la pellicule coûtent cher – tous mes « coproducteurs » me poussaient à l'améliorer. Je tournais beaucoup avec des enfants, ils sont souvent naturellement parfaits mais quelquefois capricieux ou de mauvaise volonté têtue. J'ai le souvenir d'un travelling en pente où, pour être à la hauteur des gamins, le cameraman s'était allongé sur le plateau du travelling, un machiniste le tirait pendu par les pieds. J'ai été obligé de refaire la scène trente-deux fois, le malheureux avait les pieds en sang mais, lorsqu'enfin la prise fut réussie, je crois bien que nous avons tous connu alors une de nos plus belles joies professionnelles. Je souhaite à tous les réalisateurs de vivre un jour le bonheur d'un tel tournage, d'être entourés au moins une fois dans leur vie de tant de chaleur amicale. Merci à tous. Mais l'enchantement fut mélangé de beaucoup d'heures épouvantables. Nous manquions cruellement d'argent. (...) Je me suis retrouvé avec plus de trente millions de dettes. J'aurais pu me déclarer en



faillite mais trop de gens que j'aimais m'avaient fait confiance : je devais leur montrer qu'ils avaient eu raison. J'ai tout payé : j'ai mis quinze ans à le faire. Quinze ans, c'est le temps de toute une carrière à laquelle j'ai dû renoncer.

Je ne suis pas un homme d'affaires, je suis nul en discussions et je me suis fait rouler dans la farine par le distributeur qui a fait semblant de me sauver. Ses conditions furent léonines quant aux dates de sortie et aux pourcentages d'exploitation. Changer le titre fut un ordre « ciné-qua-non ». *Alain et le Nègre* devint *Un gosse de la butte*. J'en ai pleuré. Le film fut un échec. J'ai sombré avec lui, il fut mon « Titanic »... mais, mon dieu, quel beau bateau ! A cause de l'extraordinaire chaleur amicale du tournage, il est mon dernier et plus merveilleux souvenir de cinéma. Le sourire, le visage, le talent de Madeleine Robinson resteront pour moi les symboles de ce temps de bonheur. »

Extraits de *Ma vie racontée à mon chien cinéphile*, Collection Graveurs de mémoire, l'Harmattan, 2001, p.306-308

## ENTRETIEN ENTRE YVES MAINARD, ROBERT SABATIER, MAURICE DELBEZ, SERGE NUBRET ET MADELEINE ROBINSON AU MOMENT DE LA SORTIE DU FILM (EXTRAITS)

**Yves Mainard** – Robert Sabatier, votre premier roman *Alain et le Nègre*, est à l'origine du film *Un gosse de la butte*, qui sort en exclusivité, en ce moment, sur nos écrans parisiens, voulez-vous nous parler de ce livre ?

**Robert Sabatier** – Eh bien, disons que ce roman est une histoire d'amitié. L'amitié entre un petit enfant blanc et un grand homme de couleur, très grand, très fort. Pour moi, c'était une image plastique de la fraternité humaine... Il y a aussi l'histoire des contacts entre eux, difficiles au début et qui, la bonne foi aidant, la franchise, (...) triomphent des préjugés.

J'ai connu beaucoup d'hommes de couleur, Africains, qui ont le don de l'amitié. Pour eux l'amitié, c'est quelque chose de très important.

**Y.M.** – Maurice Delbez, pouvez-vous me dire comment vous avez découvert *Alain et le Nègre*, et comment vous en êtes venu à la décision d'une création cinématographique ?

**Maurice Delbez** – Ce roman, je l'ai lu à sa parution, et immédiatement, j'ai ressenti le choc nécessaire dans ces cas-là. J'étais encore assistant et je l'ai gardé dans un petit coin. J'y ai pensé souvent. Finalement, j'ai décidé que ce serait mon premier film. J'ai proposé ce scénario aux producteurs que je connaissais. Je n'ai pu faire partager à personne mon enthousiasme.



Finalement, au bout de huit ans, je me suis lancé, seul. J'ai monté ma maison de production, et j'ai réalisé ce film.

**Y.M.** – Entre le moment où vous avez eu l'idée de réaliser *Un gosse de la butte*, et le moment où vous avez pu commencer à donner les premiers tours de manivelle, votre conception de la réalisation s'est-elle modifiée ?

**M.D.** – Oui, bien sûr, les personnages ont évolué avec moi-même, c'est normal. Ils étaient peut-être un peu, au départ, « déliquescents ». Et puis, il faut dire que dans un film comme celui-là, les personnages n'existent vraiment que lorsque l'on a trouvé les interprètes. Le reste du temps, c'est un peu un rêve que l'on fait.

**Y.M.** – Est-ce qu'il y a une difficulté pour un cinéaste à transposer un roman ou une œuvre littéraire au cinéma, et quelles sont les règles que vous tirez de votre propre expérience ?

**M.D.** – Je crois que les seuls romans véritablement adaptables sont des romans – si on peut dire – inachevés, autrement dit, ceux qui sont encore dans une forme vague, et dont on a découvert l'esprit. On ne devrait pas adapter des succès et des romans finis, connus. Je pense, à titre d'exemple, à Stendhal, Balzac. Ce sont des œuvres auxquelles on ne devrait pas toucher puisqu'elles sont achevées. Que voulez-vous qu'on y ajoute ? Une illustration ? Alors, faisons-nous marchands de cartes postales.

**Y.M.** – Serge Nubret, vedette de couleur, le problème de la pigmentation constitue-t-il pour vous un avantage ou un inconvénient dans votre métier cinématographique ?

**Serge Nubret** – Actuellement, on emploie seulement les vedettes noires pour des films abordant uniquement la question du racisme, ces vedettes connaissent par conséquent des difficultés pour mener leur carrière. J'espère que les producteurs nous engageront, dans l'avenir, pour d'autres raisons. Mine de rien, notre actuelle exclusivité d'emploi parce que l'Europe n'a pas encore « solutionné » ce problème du racisme. Mais j'espère que d'ici quelques temps, il sera liquidé et que je pourrai interpréter des rôles de jeune premier, comme je le désire.

(...)

**Y.M.** – Je voudrais vous poser quelques questions autour du film qui nous réunit aujourd'hui chez Madeleine Robinson. Alain, à la fin du film, est-il encore raciste, à votre avis ?

**S.N.** – Moi, je pense qu'Alain n'a jamais été raciste. Il s'est plutôt défendu contre ses camarades qui le traitaient de « fils de nègre ». Il devait se défendre... Il se serait d'ailleurs aussi bien révolté si on l'avait appelé « fils de flic », comme il a l'occasion de traiter lui-même un de ses camarades.

**Y.M.** – Quels sont ses sentiments à votre égard, à l'égard de Vincent, dans le film ?

**SN** – Bien sûr, il ne m'aime pas tout d'abord, parce que c'est à cause de moi que tous ses malheurs arrivent. Mais en définitive, il m'aime beaucoup parce qu'il a su ce qu'était exactement un nègre. Il a pu l'expérimenter, grâce à moi.

## LA RENAISSANCE DE RUE DES CASCADES, CINQUANTE-QUATRE ANS APRÈS SA SORTIE

C'est grâce à une subvention du CNC dans le cadre du dispositif d'aide sélective à la numérisation d'œuvres cinématographiques du patrimoine, à la participation du Forum des Images et aux 155 donateurs du site de crowdfunding de Celluloid Angels, que le financement de la restauration et la numérisation du film ont été possibles. Les négatifs ont été réparés manuellement, nettoyés et numérisés en 4K.

Des travaux minutieux de restauration numérique et d'étalonnage ont été effectués pour redonner le film son éclat d'origine. Mais surtout, à la demande expresse de Maurice Delbez, le titre imposé par son ancien distributeur Columbia, UN GOSSE DE LA BUTTE, a été remplacé par RUE DES CASCADES, heureusement présent sur un élément photochimique de l'époque. Ainsi le titre d'origine a été restauré...



## SAUVEZ CE TRÉSOR MAUDIT

Christophe Levent, *Le Parisien*, 13 avril 2017

Sorti en 1964, *Rue des Cascades*, histoire d'amour à Belleville, est vite tombé dans l'oubli. Un appel aux dons est lancé pour restaurer le film et lui donner une nouvelle chance.

Émus et un peu perdus, (les acteurs de l'époque) semblent tous surpris de se retrouver là, au cœur de Belleville (XX<sup>e</sup>), cinquante-quatre ans après. A l'époque du tournage, ils étaient des gamins d'une dizaine d'années et les petits héros de *Rue des Cascades*, un film de Maurice Delbez. Hier

après-midi, dans ce petit café de la rue qui a servi de décor au film, Daniel, Christine, Roland, qui ne s'étaient pas revus depuis, sont aussi venus pour lui. Vieux monsieur de 94 ans, grosses lunettes sur le nez et canne à la main, le réalisateur savoure ces retrouvailles et l'incroyable histoire en train de se jouer autour de son film. Très mal exploité à sa sortie, oublié et quasi invisible depuis, le long-métrage pourrait renaître de ses cendres grâce à un appel aux dons pour assurer sa restauration.

*Rue des Cascades*, rebaptisé *Un gosse de la butte* à sa sortie, a tout d'une œuvre maudite. Le propos était plutôt sensible pour l'époque. Adapté du roman *Alain et le Nègre*, de Robert Sabatier, *Rue des Cascades* raconte une histoire d'amour entre une Parisienne, maman d'un petit Alain, et un Antillais de vingt ans son cadet.





## UNE SEMAINE À L’AFFICHE

Il évoque aussi le métissage dans ce quartier populaire de Paris, berceau de plusieurs vagues d’immigrations. « C’est le film de ma vie. Je rêvais de le faire depuis dix ans. Mais rien ne s’est passé comme je l’espérais », raconte Maurice Delbez, qui, à l’époque, avait déjà dix films à son actif. Le financement est difficile. (...) Il est sorti dans quelques petites salles et a été retiré au bout d’une semaine. Je ne crois pas que grand monde l’ait vu... Cela a sonné la fin de ma carrière au cinéma. Ensuite, j’ai passé une bonne partie de ma vie à rembourser mes dettes », déplore Maurice Delbez. Depuis, la copie dormait dans les archives de la Société Nationale de distribution (SND). C’est là que Celluloid Angels, plate-forme de dons en ligne spécialisée dans la restauration de films, est allée le dénicher. Elle a déjà à son actif des opérations réussies pour les *Tontons flingueurs* ou encore *La Belle Marinière* avec Gabin.

(...)

C’est une très bonne nouvelle et une belle histoire » s’enthousiasmait hier la comédienne Christine Simon, 66 ans, une des gamines du film « Quand j’ai appris cela, le jour de mon anniversaire, j’ai eu le palpitant qui s’est emballé, raconte Daniel Jacquinot, qui jouait Alain. C’est un peu le début d’une nouvelle aventure. » « C’est une journée merveilleuse », concluait Maurice Delbez. (...)



## BELLEVILLE, ANNÉES 60 RUE DES CASCADES, HISTOIRE D'UN FILM



Artistes d'hier et d'aujourd'hui, photographes, cinéastes, romanciers et bien d'autres - qui l'ont aussi chanté - nous invitent à cheminer, parfois en promeneur solitaire ou sous l'émotion de l'enfance, dans l'âme si singulière des quartiers de Belleville et Ménilmontant. Héritiers de la Commune, ces quartiers populaires et cosmopolites, terres d'asile et d'accueil de populations aux provenances multiples, en transformation permanente, survivent au mythe. Le cinéaste Maurice Delbez s'y est arrêté au début des années 1960 et nous livre un film intime. C'est l'histoire d'une belle rencontre, pleine d'humanité. *Rue des Cascades*, titre original, «c'est aussi l'histoire d'un film... » !

Le film, qui a été tourné en 1963, est un des rares de cette époque à évoquer la mixité dans un quartier où les vagues migratoires n'ont cessé de se succéder, donnant à Belleville son identité et sa force. Inspiré du roman de Robert Sabatier *Alain et le Nègre*, l'action se déroule sur la butte Montmartre dans les années 30. Alors que cette dernière connaissait déjà au début des années 60 les outrages du tourisme de masse, la colline de Belleville semblait avoir gardé son charme originel, son essence intime. Un quartier bien parigot perché sur les hauteurs orientales de la capitale, les pieds dans Paris et la tête à la campagne. Sur la colline se déploie tout un entrelacs de ruelles et d'impasses, de cours et d'arrière cours, de venelles et de jardins, de bâtisses de guingois et de bicoques de trois sous, tant évocatrices de la vie populaire. Des terrains vagues, terrains de jeux comme autant d'oasis où la vie simple et rude affiche sa simplicité et sa solidarité.

Depuis le quartier s'étend la capitale. Pourtant l'agitation de la ville haussmannienne qui englutit les hommes semble lointaine. Les écoliers jouent à la balle ou à la castagne, les mères font leurs courses chez l'épicier du coin, les amours se font et se défont dans une pièce dérobée ou sous un réverbère. Au comptoir il se boit des petits verres, on rit, on bavarde, on s'apostrophe, on s'épanche. Une humanité à en perdre haleine qui dévale ruelles et escaliers, le petit peuple de Paris. Enfants innocents et spontanés, figures sincères et authentiques, hommes simples issus de milieux modestes, amoureux du monde entier, portés par la force de leurs sentiments.

Le cinéma et la photographie comme écriture des hommes et de leur vie, le quartier fixé par Maurice Delbez offre aussi un documentaire effrayant sur l'urbanisation du quartier entre nécessité et affairisme, la ruine de sa poésie encore si proche. Une poésie diffuse qui met en relief le charme unique et fragile de ce monde d'avant les coulées de béton, le tout automobile, les médias et la foule solitaire. La poésie du banal qui célèbre le petit peuple de Paris et son art de vivre porteur de sa propre histoire.



Texte de Patrick Bezzolato (Conservatoire Historique du 19<sup>e</sup> arrondissement), Anne-Laure Chatelot (Bibliothécaire Ville de Paris), Cécile Morin (Médiathèque Marguerite Duras), Mohammed Ouaddane (Trajectoires) et Philippe Tourrière (Bibliothèque Claude Levi-Strauss).



Maurice Delbez  
et ses acteurs en 2017



Malavida & la Boutika / 6 rue Houdon 75018 Paris  
[www.malavidafilms.com](http://www.malavidafilms.com)

